

Le paradoxe Beaumanoir

Construite en partie par les Beaumanoir l'église Saint-Melaine de Morlaix ne porte pas les caractéristiques attribuées à leur atelier !

Les Beaumanoir constituent une dynastie de constructeurs qui se signalent entre 1460 et 1530 en basse Bretagne et qui ont donné leur nom à ce qu'il est convenu d'appeler le style Beaumanoir. Les caractéristiques assez bien définies consistent d'une part en chevets à pans coupés, couronnés de hauts pignons aigus, séparés par des noues profondes, d'autre part en clochers raidis de contreforts montant jusqu'à la galerie, l'escalier étant logé dans une tourelle adjacente. On pourrait ajouter pour affiner la connaissance de l'atelier les détails d'ornements typés que sont les gargouilles, les crossettes et le dessin particulier des pinacles.

Malheureusement, la notion de style Beaumanoir, initiée par les publications de René Couffon, n'a pas manqué, dans une vue quelque peu simplificatrice, d'être appliquée sans trop de discernement par des suiveurs à des édifices religieux qui débordent très largement et l'aire de travail et l'époque des Beaumanoir eux-mêmes. Certains voient ainsi un peu partout des chevets Beaumanoir, des clochers Beaumanoir, et même, plus radicalement, des églises Beaumanoir¹. Quant au qualificatif Beaumanoir lui-même, les choses ne sont pas si simples depuis que dans le panorama se profile une silhouette particulière dont on n'a quasiment jamais parlé.

L'émergence de la figure originale jusqu'ici occultée s'est faite à l'occasion des études suscitées par le centenaire de l'église Saint-Melaine de Morlaix, en 1989. Conjointement avec Christian Millet, architecte D.P.L.G., la question du fameux atelier a fait l'objet d'une clarification fort utile². Ainsi, notre conviction, renforcée par des observations subséquentes, est que, si les Beaumanoir ont été les diffuseurs du style qui porte leur nom, le véritable initiateur qui est étranger à la tribu est un tout autre personnage.

¹ COUFFON, René, «Un atelier architectural novateur à Morlaix à la fin du xv^e siècle», p. 77.

² CASTEL, Yves-Pascal, «Saint-Melaine et les Beaumanoir», Association des Amis de Saint-Melaine, Morlaix, 1989.

Il mérite qu'on le sorte de l'oubli pour lui rendre justice, le rétablir dans son bon droit et lui donner la place qu'il mérite dans l'histoire de l'art local.

Ce personnage, jusqu'ici mystérieux, est clairement nommé dans la première des six strophes rythmées et rimées gravées en caractères gothiques sur la façade occidentale de la chapelle Saint-Nicolas de Plufur, en 1499. Le premier quatrain est on ne peut plus explicite :

«V[A ?] de Plusquellec, de Boncœur,
de Bruill[ac] qui estoit seign[eur]
fit le devis de ceste église,
e[n] celle (cette) forme et à sa guise».

L'inscription lapidaire signale, d'entrée de jeu, le seigneur de Plusquellec, de Boncœur et de Bruillac. Bruillac est un manoir de Plounérin, à une lieue de Saint-Nicolas, où se trouve la carrière de granite la plus proche de la chapelle. Le texte montre le seigneur de Plusquellec, de Boncœur et Bruillac se taillant une place de choix dans la construction de la chapelle, qui passe pour être le parangon du style Beaumanoir. Il en fait le «devis», c'est-à-dire le dessin, consistant dans le plan et les élévations des façades. La «forme» est due à la «guise» du seigneur, une expression qui loin de désigner une quelconque fantaisie, se rapporte à l'idée inventive particulière empreinte de ces nouveautés qui ont attiré l'attention de René Couffon. Plusquellec en réclame la paternité de manière on ne peut plus claire.

Mais alors qu'en est-il, si notre proposition est exacte, du Philippe Beaumanoir, cité dans le second quatrain après le «miseur», R. Leros, l'homme chargé du financement de l'ouvrage, et qui porte aussi le titre de «gouverneur» ?

«Ph[ilippes] Beaumanoir
fut sans faille M[âitre] ouvrier (ouvrier) en pierre».

Notre Beaumanoir se désigne dans ces lignes comme l'homme qui s'occupe de la pierre. Cela veut dire, pour un ouvrier du temps, que, présent en permanence sur le chantier, il façonne les blocs, sculptant à l'occasion les motifs d'ornement, quitte à se faire aider par des compagnons quand vient le temps de monter les assises des murs, comme on le voit faire sur d'autres chantiers. Le nom de Philippe Beaumanoir s'accompagne de l'expression «sans faille», dans le sens premier de «sans interruption» et aussi de «haute compétence». En face du seigneur de Plusquellec, de Boncœur, de Bruillac, notre Philippe fait donc figure d'entrepreneur qualifié, mettant en œuvre le projet de l'architecte.

Il sera désormais opportun pour affiner l'histoire des ateliers d'architecture de Bretagne de compléter le titre couramment adopté d'atelier Beaumanoir en l'appelant «atelier Beaumanoir-Plusquellec».

Pour conforter ce sentiment, il n'est pas inutile de voir la part prise, dix ans avant que ne soit lancé le chantier de Saint-Nicolas, par nos fameux Beaumanoir, à Saint-Melaine de Morlaix dont la reconstruction fut décidée le 7 février 1489. Le fronton du porche sud s'orne d'un panneau soutenu par deux anges : L'AN MIL QUATRE CENTS QUATRE / VINGTS NEUFF FUT COMAN / CEE CESTE EGLISE DE PAR DIEU. La brièveté de ces trois lignes, s'éclaire fort à propos par la consultation des cahiers qui apportent maintes précisions sur le chantier³. Sans détailler les payes étalées sur dix mois, arrêtons-nous à celles de la semaine commencée le lundi 8 mars 1490. Sur onze ouvriers, trois répondent au nom de Beaumanoir. Le premier, en tête de liste comme il se doit, est appelé «Beaumanoir le Vieil». Il touche pour lui et son valet «p[ou]r V journées, celle (cette) semaine, 112 sols, 6 deniers». En second lieu vient «Estienne Beaumanoir [et son varlet] p[ou]r V journées, 6 livres, 5 sols», soit 125 sols. Notons que la présence d'un valet, indique l'importance de ces deux-là. Au sixième rang, après Geffroy Rivoal, Jehan Le Jeune et Pierre Tomas, s'avance parmi les derniers pour recevoir sa paye, «Beaumanoir le Jeune». Il touche 50 sols, soit 2 livres et demie, sans qu'il soit précisé, comme pour la plupart des autres ouvriers, que c'est pour cinq jours de labeur⁴.

Onze ans plus tard, lorsqu'il s'agit de construire le chevet de Saint-Melaine, Beaumanoir Le Vieil ayant fait son temps, Étienne, peut-être son fils, emporte le marché du 7 mars 1500.

Or, premier paradoxe, le chevet que construit Étienne ne correspond en aucune façon à ce qui est couramment considéré comme relevant du style Beaumanoir. On peut le comprendre. Sauf à perdre une place précieuse, à cause de l'exiguïté des lieux, la rue dite de Ploujean passant à longer Saint-Melaine côté est, s'imposait un chevet plat et non un chevet à pans type «Beaumanoir». Ce chevet plat est percé d'une large fenêtre, dont le devis prévoit qu'elle sera à «cinq meneaux et à traeze souffletz, garny de leurs cornetz à deux empes», autant de termes qui réclament explication. Les meneaux sont les poteaux de pierre verticaux, les soufflets les partitions du réseau en haut de la fenêtre en forme de cornes avec deux dents ou crochets (empes). Malheureusement la fenêtre pour laquelle soumissionna Étienne Beaumanoir a disparu. Celle que l'on voit aujourd'hui comporte trois meneaux au lieu de cinq et huit soufflets au lieu de treize, résultat de la reconstruction faite, en 1776, par Maisonneuve Poterel, un travail reconnaissable aux claveaux à extradados en escalier. Le remontage de 1778 tendrait-il à prouver que le travail exécuté trois siècles auparavant manquait de solidité ? Ne concluons pas trop vite. Les désordres survenus

³ Arch. dép. Finistère, 151 G 36 et 87.

⁴ Castel, Yves-Pascal, *op. cit.*, p. 23, avec la photo de la page du registre.

dans les chevets n'étaient pas rares. On le voit, par exemple, à Saint-Herbot en Plonévez-du-Faou.

Le chevet plat, de type médiéval, ayant été élevé par Étienne Beaumanoir, l'église Saint-Melaine se trouve quasi achevée. Entre temps, en 1498, un autre entrepreneur, Thomas Le Malyon, a bâti, au côté sud de l'édifice, la chapelle commandée par le célèbre armateur Nicolas Coatanlem, jouxtant celles de Jean Le Borgne et d'Alain de Quenquizou. Peu après, au côté nord de l'édifice, s'élèveront d'autres chapelles privatives.

Alors que le chevet est achevé depuis une dizaine d'année, reste à terminer le clocher de Saint-Melaine, un travail où Philippe Beaumanoir est qualifié de «maître et principal feuratier (entrepreneur) de l'œuvre». Philippe pourrait être ce Beaumanoir Le Jeune présent sur le chantier vingt ans auparavant. Mais, pas plus que le chevet, le clocher sur lequel travaille Philippe, à partir de 1511, n'a aucun rapport avec les clochers «Beaumanoir». Il est certes flanqué de la tourelle d'escalier caractéristique, mais les contreforts sont biais et non droits. Il est possible de répondre à ceci que Philippe, «l'ouvrier en pierre», signalé à Saint-Nicolas de Plufur, en 1499, a ici pour tâche de continuer une œuvre commencée sur un plan et sur des bases qu'il n'est pas possible de modifier à moins d'engager de grands frais. On voit bien d'ailleurs où commence la prise en main du clocher par Philippe Beaumanoir en remarquant les lits de granite de couleur rose de la campagne de travaux de 1511-1516.

Ainsi le paradoxe de Saint-Melaine est que, construit en grande partie par les Beaumanoir, l'édifice ne présente ni chevet, ni clocher du type que l'histoire de l'art attribue à ceux-ci. L'introduction des «modernités» n'étant donc pas faite par eux, cela confirme l'intérêt de la découverte du fameux Plusquellec dont l'inscription de Saint-Nicolas a révélé le nom, en 1499, en compagnie de Philippe Beaumanoir l'«ouvrier en pierre» qui pourra néanmoins, exploiter sur certains chantiers les inventions de Plusquellec qu'il est bon de rappeler.

Le regretté René Couffon ne pourrait que se réjouir de voir accoler Plusquellec à Beaumanoir, lui qui nous lança naguère la belle boutade chargée d'honnêteté intellectuelle : «La science est faite d'erreurs corrigées !».

Yves-Pascal CASTEL